

**La traduction en arabe du roman mondial (1991-2015).
Jalons pour une enquête**
Richard Jacquemond

► **To cite this version:**

Richard Jacquemond. La traduction en arabe du roman mondial (1991-2015). Jalons pour une enquête. Maxime Del Fiol et Claire Mitatre (dir.),. Les Occidents des mondes arabes et musulmans, XIXe-XXIe siècles, 2018. halshs-01838369

HAL Id: halshs-01838369

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01838369>

Submitted on 13 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La traduction en arabe du roman mondial (1991-2015)

Jalons pour une enquête

Richard Jacquemond

Aix-Marseille Univ, CNRS, IREMAM, Aix-en-Provence, France

« La constitution d'une histoire de la traduction est
la première tâche d'une théorie moderne de la traduction »

Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger* (1984)

Dans l'espace culturel arabe, la question de la traduction occupe une place beaucoup plus visible que dans nos espaces culturels centraux. Un indice parmi d'autres de cette visibilité est la présence marquée de politiques publiques d'intraduction (traduction vers la langue nationale) dans divers pays arabes, particulièrement actives depuis le tournant du millénaire¹. Pour autant, la traductologie appliquée à l'aire culturelle arabe, qu'il s'agisse des études menées à l'étranger dans le champ orientaliste ou de celles menées en pays arabes, en est encore à ses débuts. En particulier, l'histoire de la traduction arabe reste à écrire. Jusqu'à aujourd'hui, elle se focalise pour l'essentiel sur deux périodes clés : le premier siècle abbasside (750-850), premier « âge d'or » de la traduction arabe, d'où sont issues la langue et la culture arabe classiques², et celui de la *Nahda* (des années 1830 à l'entre-deux-guerres) d'où sont issues la langue et la culture arabes modernes. À propos de ce dernier, les historiens de la littérature arabe moderne soulignent le rôle de la traduction dans l'introduction en arabe des genres modernes (roman, nouvelle, théâtre) et dans le renouvellement des formes poétiques, mais s'en désintéressent dès lors que ces

¹ Cf. JACQUEMOND Richard, « Translation Policies in the Arab World : Representations, Discourses, Realities », *The Translator*, vol. 15 n° 1 (2009), p. 15-35.

² L'étude de référence sur ce sujet est celle de Dimitri GUTAS, *Pensée grecque, culture arabe. Le mouvement de traduction gréco-arabe à Bagdad et la société abbasside primitive*, trad. Abdessalam Cheddadi, Paris, Aubier, 2005 (1998 pour l'original).

formes et genres modernes ont trouvé leur place dans la culture nationale. Qu'a-t-on traduit en arabe depuis les années 1950 ? Qui sont les acteurs des processus de traduction (traducteurs, éditeurs, écrivains, universitaires, etc.) ? Comment travaillent-ils ? Pour quels publics ? Sur toutes ces questions, on ne dispose que de rares études de cas à dominante littéraire ou bibliométrique, et d'aucune synthèse historique.

Cadre général

Dans cette contribution, qui fait suite à d'autres consacrées à la traduction arabe contemporaine³, je propose un éclairage sur un aspect particulièrement négligé de ce champ d'étude : celui de la production romanesque traduite en arabe, en me concentrant plus particulièrement sur la période récente (depuis le début des années 1990). Le choix du roman est dicté par plusieurs raisons. D'abord, c'est une des formes écrites les plus aisées à isoler au sein de la production éditoriale ; ensuite, c'est celle qui de nos jours circule le plus aisément entre les diverses aires linguistiques⁴. Enfin, au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, le roman s'est imposé comme le genre dominant au sein du champ littéraire arabe, lequel a, ce faisant, suivi l'évolution du canon littéraire mondial. Logiquement, c'est d'abord dans le centre égyptien du champ arabe que cette domination s'est imposée (parallèlement à la domination des industries culturelles égyptiennes dans la même période, et notamment celles de l'édition et du cinéma), avant de gagner les autres pôles culturels régionaux (Liban et Syrie, Palestine, Irak) puis de s'imposer dans ses périphéries (Maghreb, péninsule Arabique). Sans qu'il y ait concomitance parfaite entre ces différents mouvements, l'émergence du roman national dans les différents pays arabes a partie liée avec l'émergence d'une production éditoriale nationale dans ces mêmes pays ; dans le même sens, l'existence de cette dernière est la première condition nécessaire au développement du livre traduit. Or l'émergence d'une édition nationale hors des centres cairote et beyrouthin est récente : années 1960 et 1970 pour la Syrie, l'Irak, la Jordanie et les principaux pays du Maghreb, années 1980 et 1990 pour les pays de la péninsule Arabique.

³ Cf. JACQUEMOND Richard, « Les traductions arabes de Pierre Bourdieu », *Arabica*, vol. 57 n° 5-6 (2010), p. 559-588 ; et « La production orientaliste en traduction arabe. Traduction ou retour à l'original? », in POUILLON François et VATIN Jean-Claude (dir.), *Après l'orientalisme*, Paris, Karthala, p. 229-242.

⁴ HEILBRON Johan, « Towards a Sociology of Translation: Book Translations as a Cultural World-System » *European Journal of Social Theory*, 2 (4) 1999, p. 429-444.

Le choix de la période la plus récente amène donc à envisager un champ éditorial arabe multipolaire, même si les pôles cairote et beyrouthin y restent dominants (quantitativement, et par le capital symbolique accumulé dans l'histoire moderne). Ce choix est d'abord dicté par une contrainte principale, celle des sources. En effet, hormis l'Égypte, pour laquelle on dispose de bibliographies des traductions relativement complètes, les bibliographies nationales arabes sont soit lacunaires, soit inexistantes. La source la plus accessible, l'Index Translationum (ci-après IT), base de données compilée par l'Unesco et consultable en ligne (www.unesco.org/xtrans/), elle aussi très incomplète (notamment pour le Liban), est actuellement à peu près à jour pour la période 1979-2010. Le dépouillement de la section « Littérature » des traductions arabes de l'IT a été complété par des sondages sur le principal site de vente en ligne de livres arabes, neelwafurat.com. J'ai procédé en outre à de nombreux recoupements entre ces deux sources et la base de données WordCat (www.worldcat.org). D'autre part, le choix de 1991 comme *terminus a quo* permet de situer l'enquête après un bouleversement régional majeur : la seconde guerre du Golfe (1991), qui entraîne l'effacement de l'Irak et l'émergence de nouveaux pôles dans les pays du Golfe, désormais acteurs majeurs des industries culturelles et médiatiques arabes. Cette période (post-1991) est aussi celle qui a servi de référence à l'étude la plus récente des flux de traductions de et vers l'arabe, supervisée par l'association Transeuropéennes avec le soutien de la Fondation Anna Lindh⁵, étude dont j'ai tiré une synthèse publiée par ailleurs⁶.

Économie générale de la traduction arabe

Cette économie est évidemment tributaire de l'état de l'édition arabe. Le livre traduit représente une part marginale de l'ensemble de la production éditoriale (de 5 à 10 % des titres selon les pays), et qui plus est, une part fragile, car le livre traduit tend, sur le marché arabe comme ailleurs, à être plus coûteux et d'un rapport plus aléatoire que le livre original. En Égypte, la majorité des traductions sont publiées par des éditeurs publics qui relèvent de la tutelle du ministère de la Culture. Le poids de ces institutions publiques, qui attirent de nombreux traducteurs, contribue à décourager les éditeurs privés d'investir le

⁵ « Traduire en Méditerranée ». En ligne : <http://www.transeuropeennes.eu>

⁶ « Les flux de traduction de et vers l'arabe », *Biodiversity* n° 3, février 2014, p. 11-18. En ligne : http://www.alliance-editeurs.org/IMG/pdf/translation_and_globalization_biodiversity_3-2.pdf
Consultée le 23 avril 2015.

domaine du livre traduit. L'effet est d'autant plus négatif que ces institutions se désintéressent largement de la diffusion de leurs livres, souvent inaccessibles hors de leurs propres points de vente. A l'opposé, au Liban, le secteur public est inexistant et, du fait de l'étroitesse du marché national, les éditeurs libanais ont développé un solide savoir-faire à l'exportation. Cependant, seule une minorité d'entre eux a investi le domaine du livre traduit. La Syrie, troisième producteur de traductions arabes, représentait (jusqu'à l'effondrement consécutif à la révolution de 2011) une situation intermédiaire, avec la coexistence d'un important programme public de traductions publiées par le ministère de la Culture et d'un nombre significatif d'éditeurs privés actifs dans le domaine du livre traduit. D'une manière générale, la dimension artisanale de la majorité des éditeurs arabes intervenant dans le domaine du livre traduit, la fragilité de la chaîne du livre et les obstacles divers à la circulation du livre d'un pays à l'autre font que, dans le domaine de la littérature et des sciences humaines et sociales en particulier, les tirages sont en général très faibles (1000 à 2000 exemplaires). Dans ces conditions, on peut dire qu'à la limite, les seules œuvres étrangères traduites qui circulent réellement à l'échelle arabe sont celles qui sont rééditées et/ou retraduites dans plusieurs capitales. C'est pourquoi je diviserai la suite de cette présentation entre d'une part le fonds des bestsellers et *long-sellers*, les auteurs et œuvres régulièrement retraduits et réédités d'une part, et d'autre part, le « marché restreint » des auteurs et des œuvres peu et récemment traduits.

Auparavant, on peut proposer une rapide typologie des livres traduits en fonction des langues d'origine et des genres. Quant aux langues d'origine, le poids de l'histoire coloniale reste très fort : l'anglais domine dans les pays anciennement sous domination britannique (Égypte, Irak, Jordanie, péninsule Arabique), tandis que le français domine largement au Maghreb, mais aussi conserve une forte présence en Syrie et, dans une moindre mesure, au Liban. Dans ce dernier pays cependant, la vocation régionale de l'édition nationale et le progrès de l'influence anglo-saxonne (d'ailleurs présente depuis le XIX^e siècle) font que l'anglais y fait au moins jeu égal avec le français. La place des autres langues est variable et difficilement mesurable car il y a beaucoup de traduction indirecte (à partir de traductions françaises ou anglaises). D'autre part, on retrouve dans l'aire arabophone les grandes évolutions du marché mondial : recul du russe depuis le début des années 1990, montée parallèle de l'espagnol et dans une moindre mesure du portugais (à la faveur du « boom » latino-américain), stabilité relative de l'allemand et de

l'italien à des niveaux assez bas, tandis que les autres langues européennes et non européennes sont très peu représentées, à l'exception de celles des voisins immédiats : turc (notamment en Syrie), persan (notamment au Liban, du fait des liens de la communauté chiite locale avec l'Iran, et en Égypte, où s'est maintenue une tradition ancienne d'étude du persan dans l'université nationale) et hébreu (principalement en Israël/Palestine).

Johann Heilbron⁷ a montré que plus une langue est centrale dans les échanges internationaux, plus grande est la variété des genres de livres traduits de cette langue ; inversement, plus une langue est périphérique, plus la traduction à partir de cette langue tend à se limiter à la catégorie littérature et, au sein de celle-ci, à la fiction romanesque. On retrouve cette règle générale dans la traduction vers l'arabe, telle qu'on peut s'en faire une première approximation à partir des données de l'IT⁸. Pour la période 1991-2010, l'Index répertorie 8.502 traductions vers l'arabe, dont 2.792 dans la catégorie littérature (32, 8%). La part de la littérature est plus faible dans les traductions de l'anglais (22,7 %) qui représentent à elles seules 61 % de l'ensemble des traductions arabes, mais elle est plus importante dans les traductions à partir des autres langues centrales : 44 % des traductions du français (seconde langue d'origine des traductions arabes : 16 % de l'ensemble), 42 % des traductions de l'allemand, 48 % des traductions du persan, 50 % des traductions du russe, 56 % des traductions de l'italien et 69 % des traductions de l'espagnol. Pour les langues moins traduites, la part de la littérature est souvent encore plus importante : par exemple 76 % pour le portugais et le japonais ou 81 % pour le suédois, ce qui corrobore la tendance générale relevée par Heilbron.

Les rééditions : bestsellers et long-sellers

Une part importante des traductions de romans publiées dans la période de référence consiste dans des rééditions de traductions anciennes ou des retraductions de romans déjà traduits. C'est ce qui constitue le fonds ou le répertoire du roman mondial en traduction arabe. L'analyse des titres disponibles sur le site de vente de livres en ligne neelwafurat.com montre une grande continuité dans les goûts du lectorat arabe. Parmi

⁷ HEILBRON, art. cité *supra*.

⁸ Calculs basés sur des consultations de l'Index Translationum courant avril 2015.

les auteurs les plus traduits (plus de 50 livres actuellement disponibles en arabe) on trouve en tête Agatha Christie (qui est aussi, d'après le « Top 50 Auteurs » de l'IT⁹, l'auteur la plus traduite dans le monde), puis Shakespeare, Dickens, Tolstoï, Dostoïevski, Maurice Leblanc (Arsène Lupin) et Arthur Conan Doyle (Sherlock Holmes). Viennent ensuite, avec de 30 à 50 titres disponibles, Hemingway, Alexandre Dumas, Jean-Paul Sartre, Mark Twain, Danielle Steel, Jules Verne, Albert Camus, Victor Hugo (essentiellement pour *Les misérables* et *Notre-Dame de Paris*), Balzac, Stevenson, Goethe et George Orwell. On trouve dans cette liste la même combinaison d'auteurs canoniques et d'auteurs « populaires » que dans le « Top 50 Auteurs » de l'IT, mais avec quelques écarts intéressants. En arabe comme dans le monde entier, la liste est très largement dominée par les auteurs anglais, américains et français. Dans le « Top 50 Auteurs », hormis les auteurs de contes (Andersen, les frères Grimm, Astrid Lindgren), les premiers non anglo- ou francophones sont Dostoïevski (17^e) et Tolstoï (23^e) : il en va de même en arabe, où ils sont encore mieux classés (4^e et 5^e), – indice d'une vieille affinité entre la culture arabe moderne et la littérature russe d'avant 1917. La popularité continue de Maurice Leblanc (Arsène Lupin), abondamment traduit et réédité en arabe depuis les années 1910 jusqu'à nos jours, ne laisse pas d'étonner¹⁰. Du côté des auteurs canoniques, la forte présence de Sartre, Camus et Orwell (trois auteurs absents du Top 50) souligne l'affinité entre la culture arabe de la seconde moitié du XX^e siècle et des figures d'écrivains européens engagés, associées à une vision du monde contestataire. En l'absence de chiffres de ventes, la popularité d'un texte étranger en arabe se mesure au nombre de ses traductions. A cet égard, quelques classiques modernes se détachent, avec au moins 14 traductions arabes différentes identifiées pour chacun : *L'étranger* de Camus, *Le petit prince* de Saint-Exupéry et *Animal Farm* d'Orwell.

Les traductions multiples sont très fréquentes dans l'édition arabe moderne. Elles s'expliquent moins par la nécessité de moderniser une traduction ancienne que par le non-respect du droit international d'auteur et les difficultés de circulation du livre. Dans l'édition arabe, le recours à un contrat de cession de droits passé avec l'éditeur original

⁹ <http://www.unesco.org/xtrans/bsstatexp.aspx?crit1L=5&nTyp=min&topN=50>. La base de données en ligne démarrant à l'année 1978, ce « Top 50 » est donc une indication des traductions mondiales parues depuis cette date (les données antérieures, compilées par l'Unesco, dans des volumes papier, n'ont pas été informatisées).

¹⁰ Cf. SELIM Samah, « Fiction and Colonial Identities : Arsène Lupin in Arabic », *Middle Eastern Literatures*, vol. 13 n° 2 (2010), p. 191-210.

était tout à fait exceptionnel jusque dans les années 1980, alors même que la plupart des pays arabes étaient déjà signataires des conventions internationales sur la protection du droit d'auteur. Depuis, cette pratique progresse lentement, à des degrés variables selon les pays et les éditeurs. Mais il y a tout lieu de penser que, jusqu'à aujourd'hui, la majorité des traductions arabes publiées le sont sans accord avec le titulaire étranger du copyright. Il s'ensuit qu'il est fréquent que deux traductions d'un même titre paraissent quasi simultanément, dans deux capitales, voire parfois dans la même. Enfin, ces traductions multiples portent généralement sur des œuvres pour lesquelles le retour sur investissement est à peu près garanti¹¹.

À l'opposé, certaines versions traduites de classiques étrangers s'imposent par leur qualité et sont régulièrement rééditées : par exemple, la traduction de *Madame Bovary* par le critique égyptien Muhammad Mandur (1907-1965), celles de *Moby Dick* (1956) de Melville par le critique palestinien Ihsan 'Abbas (1920-2003) ou de *Sound and Fury* (1963) de Faulkner par l'écrivain palestinien Jabra Ibrahim Jabra (1920-1994). Ces rééditions sont souvent le fait de nouveaux éditeurs, ce qui s'explique là encore par la fragilité du droit d'auteur, dont les auteurs étrangers ne sont pas les seules victimes. Sur ce plan, le traducteur arabe est dans la même situation que son pair écrivain : de nombreux classiques de la littérature arabe moderne sont régulièrement réédités par des éditeurs différents, dans différents pays voire dans le même.

Une bonne part de ces rééditions paraît aujourd'hui dans des collections aux titres évocateurs – *Rawa'i' al-adab al-'alami* (Chefs d'œuvres de la littérature mondiale), *Rawa'i' al-qisas al-'alamiyya* (Chefs d'œuvres de la fiction mondiale), *A'mal khalida* (Œuvres éternelles), etc. – où se mêlent œuvres canoniques et romans populaires des XIX^e et XX^e siècles. Ces collections à bon marché sont les équivalents de nos livres de poche. Par contraste, les bestsellers internationaux contemporains (les romans de Dan Brown, la série *Harry Potter*, la trilogie de Stieg Larsson *Millenium*, etc.) sont de plus en plus publiés en arabe dans les conditions du marché international, c'est-à-dire avec achat des droits. Du coup ils sont relativement onéreux et, comme les tirages et les ventes restent limités, ils ne sont pas (ou pas encore en tout cas) republiés en édition à bon marché. En outre,

¹¹ En France aussi, l'entrée d'une œuvre étrangère dans le domaine public donne souvent lieu à de nouvelles et multiples traductions : par exemple, 14 nouvelles traductions du bestseller de Khalil Gibran (1883-1931) *The prophet* (1923) ont paru en France depuis 1991, alors qu'auparavant deux seulement étaient disponibles.

l'édition arabe, qui a longtemps été fragilisée par le piratage (publication d'éditions non autorisées), pâtit maintenant de la pratique, très répandue, du téléchargement de livres au format pdf sur divers sites de partage.

Difficile dans ces conditions, pour les éditeurs arabes, d'avoir une « politique d'auteurs », c'est-à-dire d'associer leur nom à des auteurs étrangers sur le long terme. Un seul y est parvenu dans la durée : Dar al-Adab (Beyrouth), qui a fait une partie de son succès dans les années 1960 et 1970 sur ses traductions de Sartre, Camus et de l'écrivain britannique associé à la mode existentialiste Colin Wilson (1931-2013). Dar al-Adab a tenté de poursuivre cette politique avec Marguerite Duras, Milan Kundera et quelques autres, mais avec moins de succès semble-t-il. Notons également qu'il n'existe aucune édition en arabe des « œuvres complètes » d'auteurs étrangers, y compris les plus canoniques. D'ailleurs, très rares sont les auteurs arabes modernes qui ont accédé à ce type d'édition, lesquelles, lorsqu'elles existent, se limitent à la réédition des ouvrages déjà publiés et ne comportent aucun travail d'établissement du texte tel qu'il se pratique dans les collections européennes de prestige du type Pléiade (Gallimard).

S'il est difficile de se faire une idée précise des pratiques de lecture du « grand public » arabe en matière de littérature traduite, on peut constater que le marché du livre arabe reste relativement à l'écart des tendances dominantes sur les marchés euro-américains. On ne trouve pas dans les librairies arabes de rayons consacrés aux mangas, aux séries à succès de la littérature jeunesse (*Harry Potter*, *Le seigneur des anneaux*, *Narnia*, *Chair de poule* [*Goosebumps*], etc.), au roman policier ou au roman à l'eau de rose de type Harlequin, qui font les plus grosses ventes dans nos pays. Certes, toutes les séries précitées ont été traduites en arabe, mais avec un certain retard. Parmi les auteurs internationaux de bestsellers actuellement en activité, c'est le Brésilien Paulo Coelho qui semble avoir le plus de succès en traduction arabe (près de trente titres disponibles sur Neelwafurat), signe d'une affinité entre la spiritualité syncrétique qu'il propose et les attentes d'un certain public arabe.

Quittons les classiques régulièrement réédités et la paralittérature pour aller au cœur de cette enquête : quelles sont les tendances actuelles de la traduction arabe du roman contemporain tel qu'il est canonisé par les centres de l'espace littéraire mondial ?

Les prix littéraires comme boussole

On va retrouver des décalages du même ordre que ceux relevés précédemment en examinant la place des grands auteurs de roman contemporain sur le marché arabe. On en a déjà donné les raisons, qui tiennent pour l'essentiel à la taille réduite de ce marché et à la dimension tout aussi réduite de la plupart des maisons d'édition arabes. Celles qui investissent le secteur de la littérature moderne, arabe ou traduite, sont soit de toutes petites structures souvent créées et animées par une seule personne qui tente de combiner avec plus ou moins de bonheur un projet mi-esthétique, mi-politique et un projet entrepreneurial, soit des institutions publiques gérées par des intellectuels – écrivains, universitaires, etc. – qui se muent rapidement, *volens nolens*, en bureaucrates de la culture. Les unes comme les autres étant peu intégrées dans le marché international, leurs choix éditoriaux en matière de littérature traduite sont dictés soit par l'écho qu'ils reçoivent de la réputation à l'étranger d'une œuvre ou d'un auteur, soit, plus souvent, inspirés par les traducteurs. On peut dire sans grand risque d'erreur que la majorité des traductions arabes nouvelles qui sont publiées chaque année le sont à l'initiative de leurs traducteurs.

Dans ce contexte, les prix littéraires, et en particulier le Nobel, jouent un rôle important dans les choix de traduction, Autant, dans les grands marchés euro-américains soumis à des instances de consécration diverses et où prospèrent toutes sortes de niches, le Nobel joue un rôle assez marginal, autant dans le marché arabe il apparaît comme un critère déterminant de la consécration locale des auteurs étrangers. Le plus souvent, c'est l'attribution du prix à un auteur qui déclenche sa traduction arabe ; un peu comme en Europe, certains Nobel vont mieux réussir que d'autres, mais globalement, ce qui frappe, c'est la place de choix qu'ils occupent sur le marché du livre arabe traduit. Un exemple caractéristique : Dar al-Mada, un éditeur irakien installé à Damas à partir de 1991, a lancé en 1997 une collection intitulée *Maktabat Nubil* (La bibliothèque du Nobel), qui compte aujourd'hui une centaine de titres les plus divers, y compris des rééditions de traductions anciennes (*Thaïs* d'Anatole France par exemple) et des traductions nouvelles d'auteurs oubliés hors de leur pays natal, comme le Suisse Carl Spitteler (prix Nobel 1919) ou la Norvégienne Sigrid Undset (prix Nobel 1928). Ici comme ailleurs, certains prix Nobel rencontrent un écho particulièrement favorable auprès du public : ainsi du Portugais José Saramago, largement traduit (14 titres disponibles actuellement) après son prix Nobel (1998) et surtout du Colombien Gabriel García Márquez (1982) sur lequel je reviendrai. Quelques autres prix nationaux sont suivis avec intérêt par les éditeurs arabes, en

particulier la triade Goncourt-Booker-Pulitzer, qui correspond aux trois centres principaux de la république mondiale des lettres (Paris, Londres et New York), sans que pour autant les œuvres distinguées par ces prix soient systématiquement traduites en arabe – loin s'en faut.

Tendances, modes et tabous

L'écart le plus frappant entre les rayons « littérature étrangère » des librairies arabes et leur équivalent dans les nôtres, c'est la faible représentation de la littérature nord-américaine contemporaine, aussi bien dans ses genres les plus commerciaux (les auteurs américains les mieux placés dans le « Top 50 » de l'IT – Stephen King, Barbara Cartland, Danielle Steel, Nora Roberts – sont très peu traduits en arabe) que dans son versant *high brow* : Don De Lillo, John Irving, Thomas Pynchon, etc., sont à ce jour inexistantes en arabe, tandis que Ray Bradbury, Richard Ford, Patricia Highsmith, Cormac McCarthy, Jack Kerouac, Joyce Carol Oates et d'autres existent avec un seul titre. Paul Auster, Philip Roth ou John Updike s'en sortent mieux avec au moins 4 traductions arabes chacun. Les auteurs américains les plus traduits sont encore une fois les Nobel : Faulkner, Hemingway et Steinbeck pour les plus anciens (respectivement prix Nobel 1949, 1954 et 1962) et Toni Morrison (1993) parmi les récents, tandis que Saul Bellow (1976) et Isaac Bashevis Singer (1978) ont été ignorés, peut-être parce que trop ancrés dans la culture juive. Des années 1960 à aujourd'hui, les milieux littéraires arabes – et donc ceux de l'édition et de la traduction aussi – se sont largement identifiés à la gauche politique et à ses idéologies issues du marxisme et de ses versions tiers-mondistes. L'anti-américanisme dominant dans l'intelligentsia arabe n'empêche pas l'engouement pour la culture populaire américaine (cinéma, séries télévisées, etc.) et l'on aurait pu s'attendre à ce qu'il en fût de même pour la culture écrite ; ce n'est pourtant pas le cas.

Dans le même sens, on relève que les autres littératures de langue anglaise semblent mieux représentées en langue arabe, en particulier celles des anciennes colonies de l'Empire (Antilles, Afrique et sous-continent indien), même si là aussi ce sont les prix Nobel récents qui ont le plus de visibilité (Wole Soyinka, Nadine Gordimer, J.M. Coetzee, V.S. Naipaul, Doris Lessing). Mais d'autres auteurs africains et asiatiques anglophones ont imposé leur présence en arabe comme les Nigériens Chinua Achebe et Ben Okri ou l'Indien R.K. Narayan. Le cas de Salman Rushdie est intéressant : *Midnight's Children* (1981) avait été traduit dès 1985 en Syrie (dans la logique de la traduction des œuvres primées – ce

roman avait obtenu le prix Booker en 1981). Il devient tabou après la fatwa de l'imam Khomeiny contre l'auteur des *Versets sataniques* (1988), évidemment pas traduit en arabe (on imagine les risques pour l'éditeur qui aurait osé). Il faudra attendre 2009 et l'audace de l'éditeur irakien installé en Allemagne Khalid al-Ma'ali (Mansurat al-Jamal) pour voir paraître de nouvelles traductions de romans de Rushdie (*Shame* [1983] et *Fury* [2001]).

Les principales littératures européennes (française, espagnole, italienne, allemande) occupent sur le marché arabe une place à peu près équivalente – ce qui est assez nouveau car dans les périodes plus anciennes, l'anglais et le français avaient une place prééminente. On retrouve les mêmes tendances observées à propos de la littérature étasunienne : hormis quelques auteurs nobélisés, très rares sont les contemporains qui parviennent à une relative visibilité (c'est-à-dire ont au moins quatre ou cinq titres disponibles en traduction arabe). Parmi eux, on peut citer Marguerite Duras, Antonio Tabucchi, Italo Calvino ou Peter Handke, et, pour les autres littératures européennes, l'Albanais Ismaïl Kadaré, le Grec Nikos Kazantzakis et le Tchèque (naturalisé Français) Milan Kundera, un des auteurs européens contemporains les plus traduits et les plus lus en arabe. De très nombreux auteurs, plus ou moins consacrés et traduits dans les principales langues européennes, ne sont présents en arabe qu'avec un titre ou deux.

Le cas de la littérature russe est intéressant. Pendant la *nahda*, elle avait longtemps occupé une place de choix, rivalisant avec les littératures française et anglaise, auprès des lecteurs arabes. Durant la période soviétique, moins d'auteurs russes accèdent au marché mondial mais les rares qui y sont parvenus sont très présents aujourd'hui en arabe, notamment Mikhaïl Boulgakov et Boris Pasternak (8 traductions disponibles de *Docteur Jivago*). Soljenitsyne (prix Nobel 1970) semble avoir été quasi boycotté par l'édition arabe, probablement en raison du tropisme marxiste du champ littéraire arabe dans les décennies 1970 à 1990. Cependant, *L'Archipel du Goulag* a été récemment traduit (Syrie, 2007). Dans les années 1990 et 2000, la majorité des nouvelles traductions de littérature russe ont paru en Syrie – où l'on peut voir un écho de la proximité politique entre les deux pays, qui s'est prolongée de la période soviétique à la période actuelle. Autre cas intéressant, en raison de ses implications politiques, celui de la littérature de l'holocauste. *Être sans destin* d'Imre Kertész (prix Nobel 2002) a été rapidement traduit (2005), mais fait jusqu'à présent exception : les autres classiques sur le sujet n'ont pas été traduits, ou alors dans des conditions particulières (le *Journal* d'Anne Frank, traduit en arabe en 1964 à Tel Aviv, et à nouveau disponible depuis 2009 en traduction arabe sur le site du projet

Aladin¹² avec quelques autres textes importants, notamment *Si c'était un homme* de Primo Levi).

Mais la littérature romanesque contemporaine la plus visible en arabe aujourd'hui n'est ni européenne, ni nord-américaine : c'est la littérature latino-américaine. À partir du milieu des années 1980, il y a eu un véritable engouement dans les milieux littéraires arabes pour le « réalisme magique » et, au-delà, pour tout ce qui venait d'Amérique latine. Un engouement n'est pas sans rappeler celui des maîtres arabes de la *nahda* pour les grands écrivains russes : dans les deux cas, ce qui attire les écrivains arabes, c'est la réussite d'un espace littéraire périphérique qui s'est imposé dans le centre de l'espace littéraire mondial, et des affinités politiques et esthétiques – les maîtres sud-américains du réalisme magique ont réussi ce dont rêvent peu ou prou tous les romanciers arabes de la génération des années soixante et au-delà, à savoir, inventer une modernité romanesque spécifique, qui dépasse et subvertit la modernité euro-américaine, et l'imposer au cœur même du centre euro-américain. Cet engouement, parti des milieux littéraires, a gagné un public assez large : aujourd'hui encore, Gabriel García Márquez (prix Nobel 1982) est l'auteur contemporain internationalement canonisé le plus lu en arabe, si l'on en juge par le nombre de téléchargement de ses traductions arabes sur les sites de partage de livres en version pdf¹³, où les lecteurs ont le choix entre quatre versions de *Cent ans de solitude*. Il est vrai que le phénomène García Márquez est mondial : c'est le seul auteur de langue espagnole et le seul Sud-Américain présent dans le « Top 50 Auteurs » de l'IT. Mais sur le marché arabe, c'est que le succès de la littérature latino-américaine s'étend bien au-delà. Le Péruvien Mario Vargas Llosa était déjà largement traduit en arabe lorsqu'il a obtenu le Nobel en 2010 (près de 20 titres disponibles actuellement sur Neelwafurat). Sont aussi largement traduits en arabe les Argentins Jorge Luis Borges et Julio Cortázar et le Mexicain Carlos Fuentes, et l'on trouve en arabe beaucoup d'autres auteurs sud-américains majeurs présents tantôt avec leurs principales

¹² Le projet Aladin (projetaladin.org), qui se présente comme un « pont de la connaissance entre Juifs et musulmans », semble avoir pour principale vocation de faire connaître à ces derniers l'histoire des Juifs d'Europe, dans une optique de lutte contre les progrès des idées négationnistes ou révisionnistes en milieu musulman. En effet, il a publié (en ligne) une dizaine traductions arabes d'ouvrages sur l'holocauste, mais aucune traduction de l'arabe vers l'hébreu.

¹³ Cf. JACQUEMOND Richard, « *The Yacoubian Building* and its sisters: Reflections on readership and written culture in modern Egypt », in EL HAMAMSY Walid & SOLIMAN Mounira, *Popular Culture in the Middle East and North Africa: A Postcolonial Outlook*, Londres, Routledge, 2013, p. 144-161.

œuvres (Juan Rulfo, Ernesto Sábato, Manuel Scorza, le Brésilien Machado de Assis), tantôt avec simplement un titre ou deux. Enfin, dans un genre moins canonique, la Chilienne Isabel Allende, l'auteure hispanophone la plus traduite dans le monde après García Márquez, est également très populaire en arabe (près de 30 titres sur Neelwafurat).

On aurait pu penser que cette ouverture vers l'Amérique latine serait aussi l'occasion pour le marché arabe de s'ouvrir vers d'autres littératures du « Sud ». Cela n'a pas été vraiment le cas. Il y a eu, dans l'Égypte nassérienne, à la faveur des échanges culturels « afro-asiatiques » mis en place à la suite de la conférence de Bandung (1955), un intérêt pour les littératures et les cultures d'Afrique et d'Asie, qui s'est manifesté par la publication de quelques dizaines de traductions d'auteurs africains et asiatiques (principalement indiens), anglophones et francophones, mais le phénomène est resté marginal. Il représente néanmoins un cas peut-être unique d'échange littéraire direct « Sud-Sud », c'est-à-dire qui ne passe pas par la médiation/consécration du Nord. Enfin, la littérature japonaise, première littérature en langue non européenne à s'imposer dans la république mondiale des lettres, a été et est encore la plus traduite en arabe de ces littératures – le plus souvent indirectement, à partir des traductions françaises ou anglaises de Tanizaki, Kawabata, Mishima, jusqu'à Haruki Murakami aujourd'hui.

Cet effet de consécration joue également dans le « rapatriement » en arabe de la littérature arabe d'expression française. Dans les années 1960 et 1970, ces traductions paraissaient essentiellement au Caire ou à Beyrouth et manifestaient la solidarité politique des intellectuels orientaux avec leurs pairs algériens en particulier (Kateb Yacine, Mohamed Dib, Malek Haddad). A partir des années 1980, l'édition maghrébine a pris le relais ; au Maroc, en Algérie et en Tunisie, la majorité des titres traduits en arabe sont des œuvres des auteurs nationaux d'expression française. Pour autant, seule une petite partie de cette production francophone est traduite en arabe : les auteurs et les textes les plus consacrés à la fois par le centre parisien et par le champ littéraire local, lequel ne privilégie pas les mêmes critères esthétiques et politiques. Ainsi, Tahar Benjelloun a été abondamment traduit au Maroc alors que son aîné Driss Chraïbi, tout aussi consacré en France, ne l'a jamais été de son vivant en raison d'une réception beaucoup plus polémique au Maroc. De même, en Algérie, on peut opposer les figures de Yasmina Khadra, désormais systématiquement traduit à Alger, et Assia Djebar, la plus consacrée parmi ses pairs (élue à l'Académie française, couverte de prix internationaux,

etc.), inaccessible en arabe à l'heure actuelle¹⁴ – ce qui s'explique plus difficilement, car son œuvre romanesque n'est pas particulièrement en rupture avec les canons esthétiques et politiques en vigueur dans la partie francophone du champ littéraire algérien. L'autre « immortel » d'origine arabe, le Libanais Amin Maalouf, est en revanche l'un des écrivains d'expression française les plus populaires auprès du public arabe : depuis *Les Croisades vues par les Arabes* (1983), presque tous ses livres – dont ses huit romans – ont été traduits en arabe, parfois plusieurs fois, signe qui ne trompe pas.

Ouverture en guise de conclusion

Cette enquête bibliographique devrait être complétée par d'autres approches. En particulier, une sociologie des traducteurs s'imposerait en préalable à une enquête textuelle qui ferait ressortir les grandes lignes d'une poétique des traductions arabes contemporaines. De ce point de vue, le roman traduit reproduit les tendances générales de la traduction arabe contemporaine : prédominance d'une esthétique « sourcière », où le lecteur arabe reconnaît aisément avoir affaire à une traduction et non à un texte écrit en arabe. Cette esthétique dépaysante trouve néanmoins ses limites dans les contraintes morales et linguistiques qui bornent la liberté du traducteur arabe. On touche ici aux limites du pouvoir symbolique spécifique qui lui est reconnu : en effet, à l'instar de ses pairs travaillant vers les grandes langues centrales, le traducteur arabe reste un écrivain de seconde main et de second plan, qui ne s'autorise pas ou à qui on n'autorise pas les libertés reconnues à l'écrivain de première main. Cela se manifeste par exemple dans la rareté des tournures empruntées à l'arabe parlé dans les traductions (alors que l'écriture arabe contemporaine hésite de moins en moins à faire une place à la langue parlée), ou dans des formes d'euphémisation, voire de censure de passages trop peu conformes à la morale dominante.

¹⁴ À part une traduction de son second roman, *Les impatients* (1958), parue à Beyrouth dans les années soixante, une seule traduction d'elle est parue à Alger, en 2014 (l'année précédent sa disparition), de son récit autobiographique *Nulle part dans la maison de mon père* (2007).